



7-8 MARS

Effroyables combats à Cumières - Le général Pétain ordonne de tenir coûte que coûte la ligne Malancourt/Béthincourt - Les 75 arrosent le nord-est du Mort-Homme et la côte de l'Oie - Deux bataillons du 92^e RI ont repris le terrain perdu baïonnette au canon

LES DIVISIONS DE RÉSERVE FRANÇAISES ONT PRESQUE TOUTES ÉTÉ EMPLOYÉES

Le mardi 7 mars, dans son compte rendu de 7 heures du matin, le général Aimé note que le bombardement ennemi, qui a été intermittent toute la nuit, a repris à un rythme infernal au lever du jour.

Dès 9 heures, Cumières et Béthincourt sont pilonnés sans répit. En fin de matinée, l'ennemi lance une attaque par le nord et l'est du bois des Corbeaux. Si Béthincourt est épargné, Cumières est le théâtre d'âpres combats. Le bois des Corbeaux et le bois de Cumières tombent aux mains des Allemands, mais le village résiste encore.



Dans cette lutte acharnée, presque toutes les divisions de réserve ont été employées, car les ordres de Pétain sont clairs : il faut tenir coûte que coûte autour de Cumières et sur

*En haut : une tranchée allemande avant l'assaut, reconstituée par le cinéma juste après la guerre.
Page de gauche : le commandant de Rose devant un Morane-Saulnier type L. Charles Tricornot de Rose a préconisé dès 1915 la création d'une aviation offensive, puis obtenu d'équiper l'escadrille MS.12 pour la chasse. Lorsque Pétain prend le commandement à Verdun, en février 1916, il s'exclame : « De Rose, nettoyez-moi le ciel ! Je suis aveugle ! » Deux mois plus tard, la MS.12 affirmera sa supériorité dans le ciel de Verdun. Le 11 mai 1916, de Rose se tuera lors d'un vol de démonstration, aux commandes d'un Bébé Nieuport.*

la ligne Malancourt/Béthincourt, puis à partir de là regagner le terrain perdu. C'est précisément avec cet objectif en vue que le général de Bazelaire met un régiment de la 52^e brigade à la disposition du général commandant le sous-secteur. Malheureusement, l'acheminement est plus lent que prévu : retardés par les tirs ennemis, les renforts ne peuvent arriver à temps pour la contre-attaque, qui est donc reportée au lendemain.

7 HEURES. C'est l'heure fixée pour l'attaque de ce mercredi 8 mars. Cigare aux lèvres, canne à la main, le colonel Macker ordonne aux deux bataillons du 92^e régiment : « Baïonnette au canon ! » Un cliquetis métallique lui répond. Puis, le premier, il s'avance : « En avant ! »

Il y a 400 mètres à découvert jusqu'au bois des Corbeaux. Les bataillons s'engagent au pas sous un tir de barrage. Les rangs se resserrent sous la mitraille, et les derniers 100 mètres sont parcourus au pas de charge.

Les hommes du 92^e investissent rapidement les deux tiers du bois. L'après-midi, appuyés par deux compagnies du 139^e, ils repoussent une contre-attaque allemande.

À la tombée de la nuit, le Mort-Homme, Cumières, le bois des Corbeaux et la quasi-totalité du bois de Cumières sont reconquis.



Les unités engagées sont aussitôt relevées, à l'exception de celles qui occupent les bois des Corbeaux et de Cumières, où le général Pétain juge nécessaire d'exercer une surveillance accrue. Faute de réserves, le chef de la II^e armée n'envisage pas de pousser ses troupes plus avant dans les autres secteurs. Son souci immédiat, c'est la rive droite, où il faut absolument reprendre la côte du Poivre.

Deux de ces hommes vont en terrain découvert chercher un brancard et, sous les obus et les balles, transportent leur lieutenant au poste de secours. Ils savaient qu'avec son bras emporté, sa tête criblée d'obus, il n'avait plus que peu d'heures à vivre, mais ils l'aimaient comme l'aimaient tous ses hommes pour lesquels il était un véritable père ; ils ne voulurent pas le laisser mourir sans tenter de lui apporter un soulagement suprême.

Lieutenant Eugène Dubois, 409^e RI.

Depuis quelques jours, notre avance est arrêtée. Nous sommes maintenant dans le village d'Avocourt, près du fort de Vaux. L'artillerie qui est ici en quantité formidable nous pilonne sévèrement et continuellement. Je crois que jamais dans toute la guerre on n'a enlevé une forteresse aussi puissante que Verdun. Si nous pouvions l'avoir !

Lettre d'un soldat allemand, 8 mars.